# Communisme et communautarisme.

mardi 9 avril 2024, par Carlos X. BLANCO

**Le communautarisme de Costanzo Preve se démarque de tout mouvement intellectuel nostalgique qui cherche à rétrograder vers la communauté organique vierge. Le philosophe italien la présente comme une sorte de déduction sociale de catégories socio-ontologiques. Elle naît de « la détection des contradictions dégénératives du monde moderne et de la même réflexion autocritique radicale sur la même expérience du communisme historique » (De la Comuna a la Comunidad, Fides, Tarragone, 2019, p. 126 ; édition par Carlos X. Blanco, désormais les citations sont tirées d'ici).**

Cela n'a aucun sens de parler d'une opposition abstraite entre l'individu et la société. Les deux pôles sont des « concepts conjugués » au sens de Gustavo Bueno : des couples de concepts qui naissent ensemble, mais qui s'entrelacent et s'opposent tout au long de leur développement historique, avec lesquels nous nous trouvons dans une situation dans laquelle non seulement l'un exige de l'autre et vice-versa. Mais les deux concepts codéterminent et influencent le développement réciproque. Il n'y a jamais eu d'individu sans société ni de société sans individu, mais, par ailleurs, le rôle que joue chacun des pôles pour son opposé/complémentaire est le résultat d'une évolution, une évolution qui forme le contexte environnant de déterminations réciproques.
L'individu est le fruit de la société (trouver un partenaire, procréer de nouveaux individus, fermer un couple et un environnement familial aux étrangers, etc.) et les actes sociaux sont des actes dans lesquels se forment des communautés et des individus, co-déterminant les deux extrêmes, l'individualité. et le groupe communautaire. L'« individu » n'est pas le même à Rome, au Moyen Âge ou dans le capitalisme : précisément l'individu moderne différencié est le résultat de conditions socio-économiques et historiques très spécifiques. L'individu véritablement différencié est le résultat d'un processus graduel, d'un développement qui coïncide avec la « société bourgeoise » et, par conséquent, la fin de cette même société bourgeoise (et non la fin du capitalisme) peut signifier la fin de l'individu différencié.
Le magnum opus de Spengler, Le déclin de l'Occident, est le lieu où nous pouvons en apprendre davantage sur cette profonde transformation de l'Europe et des pays qui ont hérité de sa culture : la conversion de sociétés d'individus différenciés en sociétés de « fourmis ». Dans des cages de ciment, de béton et de verre sont enfermés des millions d'êtres humains, détachés de toute parcelle et de tout torrent de tradition et de sang, des hommes froids et sans « caste », très semblables les uns aux autres, absolument interchangeables, produits après d'innombrables mélanges somatiques. et spirituel. Le capitalisme tardif considère l'individu de « caste », quelle que soit sa race, comme un obstacle et un ennemi. Le capitalisme cosmopolite nourrit la décadence sociale et produit des fourmilières humaines ; il est l'ennemi de la personnalité individuelle. Seul le communisme — la seule solution rationnelle au post-capitalisme — peut signifier le retour de la personnalité individuelle.
L'accumulation capitaliste est destructrice. Cela dissout non seulement la communauté humaine, mais le concept même d'individu (p. 129). La création de poches et de bastions communautaires, ainsi que la fortification de ceux qui existent et qui survivent, constituent un défi à l'accumulation capitaliste et une plate-forme pour un avenir communiste. C'est ramer et nager à contre-courant : le courant néolibéral qui, à partir du protestantisme ultra-individualiste, détruit l'individu, doit être contrebalancé et vaincu par le communautarisme.
La proposition de Costanzo Preve est extrêmement innovante et provocatrice : éliminons chez Marx la lecture « futuriste » de son œuvre et plaidons pour une interprétation « traditionaliste ». Selon l'auteur italien « Marx est un épisode d'une tradition (…) née en Grèce (…) qui s'oppose de manière cyclique aux tendances dissolvantes et destructrices de l'accumulation anomique des richesses individuelles… » (p. 169). Et aujourd'hui, alors que nous approchons du premier tiers du XXIe siècle, cette tendance anomique et atomiste est de plus en plus forte. Nous vivons une vague d'intense atomisation et de centrifugation

sociale. Les deux classes sociales appelées à la lutte « motrice » qui pousse l'Histoire (bourgeoisie et prolétariat) s'effondrent. Le prolétariat d'Occident s'est affaibli, et la gauche est allée chercher des poches de population « offensées » pour des raisons partielles ou identitaires afin de capter des voix, et refaire « le sujet anticapitaliste ». Mais ces poches d'« offensés » sont des minorités qui, même si elles peuvent parfois être marginalisées, discriminées, etc., prises comme des catégories abstraites, finissent quand les choses se passent en groupes parfaitement intégrés au système capitaliste : loin d'être en le jetant, les groupes LGTBIQ+, les groupes d'immigrés, les régionalistes et les nationalistes fractionnaires, les écoféministes, etc., ont tendance à chercher un bon logement dans le système, et même à le renforcer, pour peu qu'ils reçoivent (au moins en partie) un traitement privilégié. La vraie gauche doit commencer à comprendre que les causes partielles et identitaires n'ont rien à voir avec la lutte anticapitaliste. La vraie gauche doit s'éloigner définitivement de « l'identitarisme » car sa logique interne coïncide et fonctionne avec la dynamique du mode de production capitaliste. Ce régime, comme ceux qui l'ont précédé, tend à ségréguer les classes privilégiées qui, en échange de servir loyalement les services du capital, détournent une partie de la population de l'exploitation pure et simple, et la placent dans une situation privilégiée grâce à certaines miettes de pouvoir. la plus-value extraite.
Mais non seulement la classe ouvrière disparaît face à ces « nouveaux collectifs » identitaires qui usurpent les fonctions de la classe ouvrière, devenant en réalité des serviteurs du Capital, mais la bourgeoisie disparaît également. Comme l'écrit Prévé, le capitalisme « a licencié » la bourgeoisie, sans même la remercier pour les services rendus. La bourgeoisie, comme le dit le Manifeste du Parti Communiste, a démoli toutes les frontières et tous les murs — ceux de l'Ancien Régime, avec ses résidus féodaux, et les murs des cultures exotiques, c'est-à-dire extra-européennes. De même, la bourgeoisie historique a franchi le Rubicon de la science et de l'innovation technologique. Sous et autour d'elle s'étaient créées diverses couches de classes moyennes qui garantissaient le recrutement efficace d'ingénieurs, de professeurs, de chefs d'entreprise, de professionnels libéraux, etc. qui, sans remettre en cause le régime capitaliste, l'a soutenu. Ils ont garanti la reproduction de ce qu'on appelle aujourd'hui le « capital humain » ou « capital cognitif » et ont multiplié les emplois bien rémunérés qui, à mesure qu'ils se développent, donnent une apparence de capitalisme mésocratique, toujours plus stable et apaisé. Pero al desaparecer hoy en día la burguesía, desaparecen también estos empleos y grupos mesocráticos y la dualización de la sociedad se hace más feroz y peligrosa : arriba, una super -élite cada vez más exigua y alejada, no sólo de la nación, sino de la réalité. En bas, une masse indifférenciée de précaires et de sous-prolétaires.
Dans cette situation, la gauche postmoderne développe de fausses idéologies — de la plus fausse conscience — malhonnêtes et insensées : abolition du travail, répartition du travail, revenu de base, salaire universel à vie… Nourrir le vice de la paresse, un vice antimarxiste. partout où il y en a — et les rêves de l'adolescence (passer sa vie à ne rien faire, mais avoir de l'argent pour ses vices et ses caprices), la tristement célèbre gauche de la postmodernité (ou du capitalisme tardif) ne fait rien d'autre que de produire les produits les plus idéologiques appropriés à la phase actuelle. de l'évolution tardive du capitalisme : habituer les masses à une existence misérable, inactive, improductive et simplement consumériste.
La société que crée le turbo-capitalisme est une non-société : anomique, individualiste et, comme le dit Preve, sujette à l'extorsion fiscale, à la précarité de l'emploi, au nomadisme forcé (mobilité géographique pour des raisons professionnelles) et destructrice de la famille. Avec les mêmes titres avec lesquels on l'appelle « post-bourgeois », on peut aussi l'appeler « post-prolétaire ».
Preve est le philosophe marxiste idéal pour s'habituer aux temps difficiles à venir. En Occident, au moins, nous nous étions habitués à un travail stable et durable, à une famille stable (famille monogame, hétérosexuelle à vocation procréatrice), et sur cette base, à un État doté d'une certaine homogénéité ou de bon voisinage ethnique, garant de la des services publics d'une certaine qualité, avec des matelas qui atténuent les chutes ou les rechutes dans la pauvreté, etc. Eh bien, tout cela est parti. Depuis mai 1968, la gauche « radicale » ridiculise un monde bourgeois lié à un système économique, mais la critique des années 60, qui inclut des développements structuralistes et autres développements non marxistes (Foucault, etc.), s'en est prise à la bourgeoisie en elle-même, et non à la bourgeoisie. tant le système injuste, irrationnel et exploiteur que jusqu'alors pilotait la bourgeoisie.
Mais maintenant, en plus, la super -élite a expulsé la bourgeoisie ou l'a soumise, l'a placée sous sa domination, et le prolétariat a été désorganisé, réduit ou a été recruté dans des contingents qui se

trouvent à l'étranger, très loin (délocalisation) ou a été importé en masse via les taxis cayuco, les « papiers pour tous » (réglementation massive) et d'autres techniques visant à promouvoir une migration massive visant à détruire le marché du travail national.
Mais une chose doit être claire. Si aujourd'hui le prolétariat ne peut pas être la classe véritablement révolutionnaire en Occident, il ne pouvait pas non plus l'être à l'époque de Marx. Jamais. La « mythologie du prolétariat » est, pour Preve, une irrationalité du mouvement communiste que le père fondateur lui-même, Marx, a alimenté :
« Le communisme continue de gérer le mythe sociologique du prolétariat comme seule classe "véritablement" révolutionnaire, un mythe philosophique de la fin de l'histoire (évidente sécularisation positiviste d'une religion messianique antérieure), une contrainte stupide à l'abolition de la religion, de la famille. et l'État, résultat d'une avant-garde extrêmement dépassée, d'une tendance incontinente à réglementer la liberté d'expression humaine de manière bureaucratique, d'un progressisme inertiel qui manque désormais de justification historique et, surtout, d'une conception collectiviste de la société » (p. 110).
La proposition prevéenne, comme on le sait, consiste à insérer le communisme dans une philosophie communautaire, ce qui implique de dissiper les nuages sombres qui ont éclipsé Marx (dans la vie) et, bien pire encore, le marxisme (c'est-à-dire post mortem). Le meilleur de la pensée de Marx consiste en une continuation de la pensée aristotélicienne : l'homme est par nature un animal politique ; ainsi que l'idéalisme allemand : l'homme est action, praxis transformatrice. Un régime de production qui l'annule, qui le castre, le rendant incapable de transformer le monde… est un régime qui doit à son tour être transformé (par des moyens révolutionnaires). Et il faut qu'il en soit ainsi avant qu'il ne soit trop tard.